Document généré le 19 avr. 2024 20:38

Québec français

Le travail du texte, chez Miron

André Gaulin

Numéro 77, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44675ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gaulin, A. (1990). Le travail du texte, chez Miron. *Québec français*, (77), 76–77.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le travail du texte, chez Miron

André GAULIN

Il est cocasse que le fait de ne pas avoir publié avant 1970, pour Miron, — mis à part *Deux sangs*, en 1953, avec Olivier Marchand, — lui a permis de retravailler constamment ses poèmes. Jacques Brault a souligné dans son «Miron le magnifique» la difficulté d'obtenir une version conforme au dernier état du texte.

On a souvent affirmé que Miron était un écrivain influencé par la tradition orale. Pour le rythme, certes, les mots, des tournures. Par ailleurs, contrairement au discours énoncé, le texte de Miron est un discours extrêmement travaillé. *À bout portant* l'illustre bien en projetant des fondations d'images comme le «Je marchais seul et libre sur un ruban de route fragile» (lettre du 17 décembre 1956) de son nord laurentien râpé qui se retrouve dans le poème «Jeune Fille»; comme des poèmes ou extraits de poèmes, dont les vers seront distribués subséquemment dans plusieurs autres (voir les cinq vers de la lettre du 21 février dont deux retravaillés et qui forgeront «Pour mon rapatriement» et dont d'autres se retrouveront ailleurs); comme des titres qui changent («Ex Officio» qui devient, retravaillé et augmenté, «l'Homme agonique») ou qui mutent («la Marche d'amour» (5 août 1958) s'appelle «la Marche à l'amour» dans la lettre du 12 décembre 1965).

Signalons aussi que le poème «Nos rires bout à bout» (lettre du 16 avril 1958) paru dans la revue *le Périscope* de Claude Haeffely (et en quelque sorte sauvé par lui de l'oubli : voir la lettre du 11 mai 1958) ne figure dans aucune des deux éditions de *l'Homme rapaillé*. Encore inconnu, c'est un beau texte : «je vais d'attirance m'échouer dans les vergers de ta douceur [...] / l'espoir n'est plus seul/ Espoir tu n'es plus seul Espoir».

Signalons enfin, à titre d'exemple de travail sur le texte, le poème «Des pays et des vents» dont deux versions paraissent dans *À bout portant* : la première, dans la lettre du 21 septembre 1954, la seconde, avec la lettre du 13 février 1958. Miron parle de cette poésie à plusieurs reprises. Il voit même ce texte comme son seul texte, ce en quoi il exagère. Mais ce texte, paru aussi dans *le Devoir* du 15 novembre 1955, paraîtra encore dans *Liberté* de mai-juin 1963 sous le titre évocateur de «Tristesse, ô ma pitié, mon pays». Son titre définitif figure dans *Poésie du Québec* d'Alain Bosquet. C'est donc «Héritage de la tristesse» qui deviendra le choix final de Miron. On le voit, l'œuvre mironnienne offre à l'édition critique un travail incommensurable. À partir de la deuxième version de *À bout portant* et de celle de *l'Homme rapaillé*, le lecteur pourra juger du travail sur le texte où le pays devient vraiment dans la version finale le sujet du poème et le vent (l'insubordination chère à Miron), le libérateur. On peut encore comparer ce texte de Miron au «Chant d'un patriote» de Félix Leclerc pour mesurer l'efficacité de deux niveaux de poésie, l'une plus savante, l'autre, sonorisée. ●

Nos rires bout à bout

Alors je chantai quelques mots mailles
d'eau dans les quenouilles

Alors le cri perce de sa tige, écartant
les pierres
le cri cailloux fondu d'espace en moi
qui rafale
la charge trot éboulis mon amour
mon amour carrousel de bouleaux
blancs bras
mon amour d'étoupe-cannonade à long
cœur doux mon amour

montagne récompense fraicheur mon
amour ô mon amour

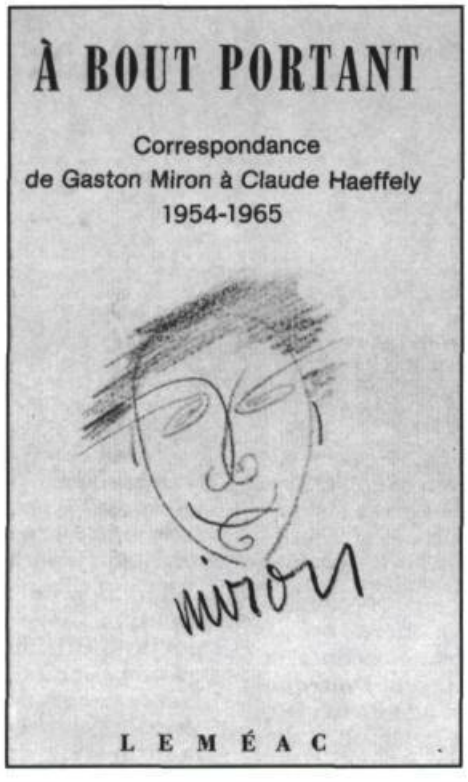
La joie lève la tête
la tête des forêts profondes enfoncées
d'oiseaux apparus
opaque bonne volonté à pleins bras de
broussailles
monde monde hérissé de grâces
t'ouvrant monde que nous nageons
remontant à toi
nos désirs lévitations boisés de cla-
meurs et de femelles
plus de cercelles écrouées
d'yeux
plantés

Le point fusée amour vers demain
j'ai plaisir fruit et bonne carrure de
vent
la verve au corps de vivre
je vais suspendu descendu aéré crotté
lavé content chantant
marchant
je vais d'attirance m'échouer dans les
vergers de ta douceur

J'habite l'homme
l'espace de son odeur de sa lumière
équinoxe
je suis toute falaise tout haut pays
courbé d'épis
je suis d'ici de tous les jours avec ma
seule marge
nul plus que moi racines frondaison
étendue aimant
mes panoramiques yeux grouillant
d'eau de source

Je fraîchis de murmures
j'écoute j'écoute réponds-moi pieux
silence bûcher de
feu qui catapulte

L'espoir n'est plus seul
Espoir tu n'es plus seul Espoir.



Héritage de la tristesse

Il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées
livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme
il est ce pays seul avec lui-même et neiges et rocs
un pays que jamais ne rejoint le soleil natal
en lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant
pareil à l'eau dans la soif vacante des graviers

je le vois à la bride des hasards, des lendemains
il affleure dans les songes des hommes de peine
quand il respire en vagues de sous-bois et fougères
quand il brûle en longs peupliers d'années et d'oubli
l'inutile chlorophylle de son amour sans destin
quand gît à son cœur de misaine un désir d'être

il attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption
parmi les paysages qui marchent en son immobilité
parmi ses haillons de silence aux iris de mourant
il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili
il est toujours à sabrer avec les pagaies de l'ombre
l'horizon devant lui recule en avalanches de promesses

démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague
qu'un froid de jonc parlant avec le froid de ses os
le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu
dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits
il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières
et par à travers les tunnels de son absence, un jour
n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

les vents qui changez les sorts de place la nuit
vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires
vents telluriques, vents de l'âme, vents universels
vents ameutez-nous, et de vos bras de fleuve ensemble
enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui
la chaleur
et la profuse lumière des sillages d'hirondelles.

Des pays et des vents

Il y a des pays qui sont seuls avec eux-mêmes
et que jamais ne rejoint le soleil

muets et blêmes ils gisent comme leur mort
tristes et pêle-mêle d'étoiles avariées
le regard est le seul pas qui traverse leur vie
un regard d'escale un regard de sillon
en eux s'enfouit un sommeil désaltérant
come l'eau dans la soif des graviers

ce sont eux de piverts en soupirs d'étang
qui affleurent aux corps des hommes abstraits
quand un souvenir grimpe dans le cœur de misaine
quand ils respirent en vagues de fougères
quand ils brûlent en longs peupliers d'oubli
l'inutile chlorophylle de leur amour

ils attendent on ne sait quelle éternité
les paysages qui marchent dans leur immobilité
les silences aux iris de mourants
avec le sourire échoué du pauvre avenir humain
toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
l'horizon plein des soucoupes volantes de la lumière

eux qui n'ont connu que l'escorte des marges
que le froid des os parlant avec le froid des joncs
le malaise de la rouille le vif les nerfs le nu
dans leur haleine les coups de couteaux cuits
eux qui vous regardent du fond de leurs carrières
un jour n'en pouvant plus y perdent la mémoire

or le vent qui change les tours de place la nuit
les vents de rendez-vous aux yeux de hiboux
les vents de linceuls et de fossés
ceux qui sont lovés dans leur trou de bombes
les vents de phares avec les vents de couleuvres
le vent fleuve leur donne un visage amoureux

... et la lumière bue des sillages d'oiseaux.

Gaston MIRON